

L'USINE WAIFFRE ET Cie.

Dans la même journée de ce 14 juillet, une maison inconnue de drapier vendait sur l'usine, sa bibliothèque, son théâtre, et les maisons ouvrières. Le tout qui venait le lendemain et la veille grandit courba les arbres, tendit les étoffes tricolores ; il sembla que, toutes voiles dehors, il entraînât vers un autre horizon la cité du travail.

L'histoire de cette verrerie... Depuis trente ans la lutte se poursuivait entre les commissionnaires marseillais et les paysans propriétaires de ces montagnes dont la silice, sans la présence du fer, eût été en blanc et en qualité le sable de Fontainebleau. Les intermédiaires avaient beau jeu. En relations commerciales avec les verriers italiens qu'ils fournissaient de terres glaciales et de briques réfractaires, servis par des agents qui visitaient Torino, Milano, Naples et Venise, trouvant dans le mouvement du port mille occasions d'embarquer soit à Marseille, soit à Port-Saint-Louis les tonnes de sables soufflés de leur pays, ils gagnaient l'argent sur les exploitants qui n'osaient pas risquer le crédit, ne voyageaient pas, ignoraient le nombre et la solvabilité des clients et ne connaissaient guère, comme moyen de transport, que la voie ferrée "via" Modane ou Vintimille.

Un de ces villageois, par d'ailleurs, il surprit quelques adresses et fit, avec de bons rabais, un dépôt au point de distribution de la silice, de la commission, ses offices de service aux verriers italiens. Il eût été opéré. Par malheur, dans la famille d'une verrerie de Milan, il perdit la plus grande partie de ses avances. Cette infortune brisa pour un temps l'initiative d'entrer. Avec des avantages modestes mais garantis, les intermédiaires procédaient à l'achat des sables sans expédition régulière.

A la moindre occasion cependant les propriétaires essayaient d'échapper aux commissionnaires. Voici que pour amender le titre des engrais chimiques, les usines de Valenciennes acquiescèrent au sable. La verrerie fut négligée. A la coupe court à ces variations, un des plus forts courtiers de Marseille, J. J. Waiffre, fat assez habile pour accaparer en deux mois le monopole des carrières. Cette audace fit scandale. Furieux et leses, ses rivaux ont tenté leur crédit pour ruiner Waiffre, n'hésitant pas à faire mêler au sable pur de l'oxyde de fer et à répandre sur le compte du commissionnaire les bruits les plus désobligeants. Il déconcerta de nouvelles gisements de petite importance, il est vrai, mais se au bord du Rhône et il laissa espérer que les tactiques de Naples et de Livourne pourraient venir charger à même les galeries. Ils annonçaient dix ans d'exploitation. Ils abaissèrent leurs prix. Ces facilités d'extraction et de transport leur permettaient de couler Waiffre. Cette concurrence retentit à l'aprem sur le marché et le commerce marseillais s'y passionna. Elle s'étendit aux produits réfractaires, briques, conduits, dalles, moellons...

C'est alors que Waiffre, par un de ces coups d'audace dont il était coutumier, groupa quelques amis et leurs millions et — on peut le dire — improvisa la verrerie de Bouquoyran. La matière première, le sable, qui fournit l'élément vitifiable, était à portée. L'ingénieur qui avait sondé et cubé les montagnes garantissait avec précision l'importance et la qualité des couches sablonneuses. L'affaire s'annonçait exceptionnelle, ce qui elle atteignait par un coup double et les commissionnaires concurrents et les verriers italiens. Ceux-ci s'occupèrent d'organiser le sable français sous forme de verre à vitres. Ils payaient ainsi leurs briques et leurs dalles. Or, tout ceci fait, Waiffre pouvait apporter sur la place en blanc et en demi blanc un verre simple, double ou demi-double, à des prix inférieurs aux prix italiens. La vengeance des commissionnaires tendait à leur compte.

Et c'est pourquoi, dans l'attente avec ses fours, ses hauts fourneaux, parilles aux colonnes d'un temple nouveau, ayant chassé dans un vert remous les roseaux et les vignes, bordonnaient en pleine campagne contamine la verrerie Waiffre et Cie.

Gaspard de Meyranne assumait la direction générale de l'exploitation et de l'usine. Ce gentilhomme appartenait à une des plus vieilles maisons de Valence. Mais s'avançant une par de terribles procès de noblesse, procès de famille héréditaires contre les armes — il dut, à trente ans, reconnaître sa vie. Il le fit avec courage. On l'a

Le hasard, en outre, les servit. Depuis deux mois, l'exploitation de la silice, en effet, remontait à la préhistoire de Bouquoyran. Des infiltrations et des coulées ferrugineuses rongèrent les couches centrales. Les dépensés d'oxyde de manganèse — le savon des verriers — cessent mangé tout le profit. Les machines trouaient la montagne avec des cris sourds de bêtes féroces, dévorantes, la dynamite tonnait. Les wagonnets s'ébranlaient au jour au sable sanglant. On rencontra l'argile, puis des sources, la vie intime et chaotique de la montagne. Deux hommes périrent, noyés. Les chantiers furent dévastés. On dut amener des pompes et procéder au boilage.

Bientôt, la défection des meilleurs ouvriers employés à conduire la fosse, exaspéra Meyranne et Waiffre. Les familles de verre perdirent leur clair liquide de bouillons, noyés, striés et blanchis en oribrent la limpidité. Des équipes aux patrons, à la carrière comme à l'usine, un éternel courroux qui aggravait l'état de feu. On ne s'expliquait pas à la suite de quelle imprudence l'incendie dévora, certain soir, la majeure partie des magasins de charbon broyé, manganésé, sulfates et carbonates.

Avant qu'on eût pu procurer de nouvelles matières et dresser des hangars provisoires, l'usine paît. Meyranne, nerveux, mal conseillé par Waiffre, commença des imprudences ; il licencia des ouvriers et laissa s'éteindre au four. Ces ouvriers se répandirent dans la campagne et s'employèrent aux moissons. Mais la grève de Marseille leur coupa bientôt tout espoir, s'ils n'étaient pas réintégrés, de trouver du travail à la Joliette ou à l'Estaque.

Waiffre, immobilisé à Marseille pendant les premiers jours, vint enfin à l'usine. Il bouillait de rage. Il fit appeler à Meyranne son impitoyable et son impuissance à réagir contre les mauvais vouloirs et la mauvaise fortune. L'appelaient gentilhomme verrier et s'étonnait avec adulation qu'il ne se rendit pas au four l'épée au côté.

— La première maladresse est votre fait, répliqua Meyranne. — Pour le prix de ce verre et ses remontrances et ses trompes fautes, la commissionnaire, les autres étant déplorables. — Avez-vous mieux qu'on lui quide l demanda Waiffre. — A votre aise. — Et le verre maléfique ? — Nous continuons nos recherches avec Myrtaud.

Mais Waiffre se mordit les lèvres et connut sa braguette. Bondement et du fond du cœur il s'exécra, et voulant qu'un mot amical scellât la réconciliation, il regarda Meyranne dans les yeux. — Et votre femme ? et la fillette ? — Allons les voir.

Mme Meyranne, qui était allée faire ses couches chez sa mère, à Orléans, venait de rentrer avec la fillette. Son mari lui avait à demi parlé de difformités et d'eunouïs ; elle était arrivée. — Souriante, elle reçut Waiffre auprès du berceau.

— Voyez vous, lui dit elle, j'ai mérité, à votre place, faire confiance aux ouvriers. Ces mensonges de rigueur et de soupçon indispotent les meilleurs. — Serez-vous, madame, répondit le commissionnaire, qui l'avait trouvé dans l'allée de la gare, aujourd'hui ? — Capucchini, prononcez Capucchini ; c'est un de nos manchonniers d'hier. Quand il m'a reconnu, le cher ami a lancé son couteau contre le tronc d'un orme. Corpo di Bacco ! Si vous aviez vu, m-dame, comme le faquin tirait droit !...

Il fat décidé que la première carrière serait momentanément abandonnée. Une équipe de terrassiers piémontais se rua sur la montagne voisine. Il ne fallait pas compter trois semaines pour mettre à nu le sable pur. L'exploitation, en, se ferait à ciel ouvert.

Cependant, les moissons terminées, des bandes d'ouvriers travaillaient dans la campagne. Des "babais" sans emplois à Marseille, trompés par des bruits mensongers, venaient à l'usine demander du travail. On dut les éconduire. Leur nombre grossit. Waiffre, à cette nouvelle, rendit ses rivaux responsables de ces quotidiens dérangements d'hommes en espadrilles et en feutre pointu. Mais, comment se défendre ? recueillir des preuves ?

Les propriétaires ruraux craignaient pour leur gerbier. Le dépeuplement n'était point le quart de cette population errante. La gentillesse multiplia ses fourées. — C'est la grève, écrivait Meyranne. — Waiffre procéda lui-même aux "exécutions exemplaires". Les troubles de Marseille l'avaient mis hors de lui.

Il avait vu grandir et prospérer entre le soleil et la mer la ville dorée "Porte de l'Orient". Il l'aimait d'un amour fait de souvenirs et d'espoir, il l'aimait avec ses navires et ses trains, ses bords venues de tous les conti-

nents et de toutes les îles, ses voluptés et son labeur, il l'aimait pour sa grandeur administrative, pour sa beauté baroque, sa tumultueuse industrie. Cette force, soudain tombait. La mer était morte. Des navires pleins de fruits, des voiliers avec leur cargaison de marée se balançaient dans l'azur oru, la pontrière entre leurs flancs. Waiffre pensait, tonnait, jurait que les étrangers seuls menaient la grève au profit des ports rivaux. Il refusa d'entendre Capucchini qui se présentait au nom d'un syndicat.

Meyranne, au contraire, depuis qu'il était père antout, cédait à l'influence de sa femme. On commença à trouver en lui une volonté moins aiguë plus humaine. Il recevait maintenant toutes les délégations qu'on voulait et préparait, en faisant cas des bons avis, la reprise du travail. Il répondait de l'espoir. Privés de sa suite, les verriers italiens cessèrent de compter ; quant aux commissionnaires marseillais, ils s'abstenaient présentement de trop grosses pertes pour se permettre, la grève finie, de coûteuses contre-

Mais Capucchini, petit, brun, avec une voix de basse-taille, ha rangait à son tour les délégués. Ses phrases, parfois, claquaient comme des drapaux de révolte. — Le capitaine Waiffre se joint du salaire Capucchini. Il fallait que la force imposât la justice et si l'on voulait qu'il y eût des vitres à faire, on devait en casser.

Une assemblée exceptionnelle d'actionnaires retenait à Marseille, depuis quarante-huit heures, Gaspard de Meyranne. Sa femme, matin et soir lui télégraphiait. Les esprits paraissaient calmés. Un vieux contre-maître, Vergiolles, qui "avait vu Mme de Meyranne toute petite", venait à la sauter deux fois par jour. Il ne redoutait rien, bien que les esprits, disait-il, fussent travaillés par les fautes étrangères. La verrerie bondonnait au lou comme une ruche.

Or, le troisième jour — au 14 juillet — Mme de Meyranne, qui savait d'envoyer sa bonne au télégraphe, déjeunait devant une croisée ouverte sur le parc. Une abeille, la long des carreaux, n'aurait et la fillette derrière ses mousselines dormait au bruit de cette chanson d'été. Dans le parc, le craquement des cigales semblait tinter le soleil. On eût dit que l'air étonnant sortait des fours de l'usine. Mme de Meyranne se soulevait.

Elle songeait aux heures ingrates, à la première éclaircie, au vieux non relevé, à l'œuvre accomplie et continuée en pleine santé. De ses pensées, Meyranne sortait rayonnant admiré. Comme il méritait l'amour et l'estime ! Les ouvriers qui l'approchaient connaissaient sa justice et son cœur ; Waiffre, après de lui, était un négrier. Seule, la présence de Meyranne — Vergiolles ne se cachait point pour le dire — maintenait encore quelque cohésion dans les équipes. Et Mme de Meyranne devint cet exemple croyait à la volonté comme auprès du berceau, maintenant, elle espérait en la vie...

Tout à coup, sans qu'elle sût pourquoi, ses pensées s'arrêtèrent. Elle se leva, troublée ; un lourd silence pesait sur le parc ; ce silence semblait fait de respirations contenues. — A la grille, la cloche tintera. La bonne n'était pas revenue, et ce ne pouvait être elle. — De nouveau, violente, impétive, la cloche vibra.

Mme de Meyranne n'osa point bouger. Alors une sonde ramper se leva autour du parc, s'enfila, rapide, formidable, entra dans le champ comme un coup de mitrail. — Ce tumulte invisible affola la jeune femme. D'une voix pâle, elle articula : — Les grés... vistes ! — Et elle se jeta sur le berceau. Elle tremblait. On allait l'égorger avec sa fillette, les brûler vivants.

Et Meyranne recevait peut être à cette heure un télégramme rassurant ! De rudes cris trouaient la clameur générale, partaient comme un volée de pierres. — L'enfant près de la joue de sa mère renua. — Je te défendrais, va mignonne, dit elle dans un sanglot.

Elle prit la fillette et vint sur le seuil. Au fond de l'allée, derrière les grilles, des têtes menaçantes, des boncles ouvertes, des regards et des dents. — Ouvrez ! — Ouvrez ! ou l'on fait sauter la porte ! — A la dynamite !

Mme de Meyranne, sans un mot, sans une pensée, s'avance, tira le portail. Elle apparut blanche et blonde, dans une robe de voiles noirs, sa fillette sur le bras. — Le patron l'agit Capucchini. — Je suis seule avec mon enfant, dit Mme Meyranne ; mon mari est encore à Marseille. Les têtes bondèrent, on s'écarta. Vergiolles, soudainement eno-

long regard sur Mme Meyranne. Elle comprit. Mais les derniers rangs, ceux qui ne voyaient pas, grondèrent ; un drapau rouge s'abattit dans la clarté. La fillette ouvrit les yeux et devant ce cercle de têtes inconnues se mit à pleurer. Doucement sa mère se pencha sur elle et mit sur son front des baisers qui obautonnaient, mais des cris rauques étouffaient la berceuse familière.

— Elle n'a pas reposé de la nuit, fit Mme de Meyranne d'un ton désespéré. — Alors un vieux cria : — Taisez-vous ! La petite n'entend pas la voix de sa mère. Tête à tête, la foule se tut... MM. Waiffre et Meyranne, au saut de l'express, accouraient. En pleine assemblée, la lettre d'un mineur, ce matin, leur annonçait le sac des magasins, la démolition de l'usine, l'incendie du château. Il n'avaient pas attendu le télégramme convenu. Meyranne, fou, dépassait à travers champs Waiffre, poussif et congestionné qui criait : — Annoncez la troupe et les gendarmes ! Voilà ou nous ont conduits vos faiblesses !

Mais la verrerie, la base, était toujours debout. Et Meyranne venait de s'arrêter, stupéfait. Ses ouvriers, tête nue, en plein soleil, regardaient sa femme endormir la fillette. Depuis, le 14 juillet, lorsque flotta et claqua, du château à la verrerie, cette floraison tricolore de flammes et de drapaux, sur le portail, en chef, éclata une étoffe rouge ; c'est, dans un signe de paix prospère et de bon souvenir, l'étendard de la révolte.

Un ange est-il une femme ? un ange est-il un homme ? Ni l'un ni l'autre, vraisemblablement ; et nous nous en donnons à notre avis humble.

Mais, ce problème doit être résolu autrement que par la négative. Il s'agit, en l'espèce, de sexe d'anges ornés d'une superbe et naturellement colossale église. Les sculpteurs ont momentanément abandonné leur barin, ne sachant quel visage donner à leurs statues.

On dit bien un ange, Monsieur l'ange, c'est vrai, mais comme une figure féminine est jolie à modeler, et que des anges se raient d'un aspect aimable, idéal et suave, faisant vraiment songer, par leur grâce, au ciel, pays des rêves ailés, temple des douceurs promises. C'est ainsi que s'expriment les statuaires — quelque peu poètes — et un nombreux public pensait comme eux ; mais ils n'étaient pas experts.

Or, la question vint d'être tranchée par les autorités compétentes. Les dernières nouvelles nous l'apprennent : d'après tous les précédents et les données les plus infuturables, un ange est forcément un homme, quoique la réciproque soit loin d'être vraie, on l'avoue.

Donc, tous les anges de la cathédrale en question auront une figure masculine, mais leurs traits seront ceux d'un homme jeune, très jeune, d'une expression modeste, aimante ; donc, s'approchant autant que possible d'une figure de femme, à la condition expresse de n'en être pas un.

Salomon eût-il trouvé mieux ? Les origines du corset.

On eût quand prit-il naissance ? Où ? on n'est pas très bien d'accord ! Quand ? les avis diffèrent ! En tout cas, il doit être très vieux, si l'on s'en rapporte aux montagnes de paroles entassées en son honneur et aux flots d'encre qu'il a fait couler ! Il paraît incontestable que les Egyptiennes et les Grecques de l'antiquité portaient déjà des bandelettes qui — sans être de véritables corsets — ont pu néanmoins donner naissance aux armures légères dont les femmes d'aujourd'hui ne sauraient se passer.

De reste, sous quelque forme qu'il se soit présenté, il fut, de tout temps, pour les uns : l'ennemi, et pour les autres : le sauveur. Et jamais, à son sujet, on ne fut d'accord !... Un savant auteur arliste qu'an douzième siècle, un commerçant parisien, avisé, ou se croyant tel, eut l'idée, pour empêcher sa belle épouse de causer trop, de lui comprimer la poitrine entre les ailes rigides d'un "corset" petit corsage.

Son invention fut trouvée gênante par toutes les femmes, qui, d'embellie, adoptèrent le corset, sans pour cela perdre un seul coup de langue, bien entendu. Sa femme qui — à dater de ce jour — eut à vaincre la finesse de sa taille et l'ingéniosité de son mari, devint plus bavarde que jamais ; et, de plus, coquette comme un démon !

Petits échos de partout.

Un comité s'est formé à Londres pour élever à Kitambo, dans l'Afrique centrale, un monument au fameux explorateur. On expérimente en Allemagne un frein automatique qui peut tirer 60 coups par minute. Le mariage de Thomas Edison junior avec Mlle Montgomery, célébré ces jours-ci à Trenton (E. U.), réconcilie l'illustre inventeur avec son fils. Un premier mariage de celui-ci avec une choriste, aujourd'hui décédée, avait mis la bronchite dans la famille.

Quand il a fait si chaud, ces jours-ci, un hôtelier de Paris a placé dans le cœur de son établissement d'immenses parapluies sur lesquels on déversait des torrents d'eau de la ville pour rafraîchir la pluie. Une grotte assez curieuse a été récemment découverte dans l'Ain, à Mercury (Gronoble).

Saint-Malo et Dinard ont eu l'autre soir le spectacle presque annuel du Grand-Mé en feu, par suite de la sécheresse et de l'imprudence d'un fumeur. Toutes les herbes de l'îlot célèbre ont brûlé. Il est incontestable que le service des postes, à Paris, se ressent d'un accroissement considérable des correspondances, conséquence de la réduction à dix centimes : les plaintes sont nombreuses contre les retards depuis quelques jours.

MALENTENDU. En 1840 le célèbre écrivain Charles Nodier fut prié, par un ami, de bien vouloir prêter l'appui de sa haute influence à un jeune homme qui désirait entrer à l'Opéra, en qualité de choriste. Charles Nodier prit aussitôt sa plume et écrivit un billet au directeur de l'Opéra, lui recommandant le jeune homme. Le directeur, qui n'avait pas lu le billet, le remit à un employé de la Direction. Ce dernier, qui n'avait pas lu le billet, le remit à un employé de la Direction. Ce dernier, qui n'avait pas lu le billet, le remit à un employé de la Direction.

FIANCEES ORIGINALES. Les mariages, qui s'éveillent, le plus souvent, un bonheur calme et candide, peuvent être l'origine de tragiques aventures, tragiques et pittoresques. On connaît les mariages "à l'essai" des enfants de dix ans fiancés par leurs parents, et qui, à l'âge de vingt ans, se trouvent séparés, comme cette Lucie de Beaumont, demeurée de bonne mémoire, qui, à son mariage, avait promis à son futur, condamné à la réclusion, de lui survivre. Elle a aussi les victimes des mariages "à l'essai" chez certaines peuplades, à l'instar de celle qui existe chez les Chinois et les Hindous, où le fait de mourir célibataire est le plus grand des malheurs, et le sort est fixé en mariant les enfants quand ils naissent sans vie, avant de procéder à l'inhumation. Après de petites noces en deux ou trois jours, de fleurs, et le brahmine consacrant l'union éphémère.

Antipathies particulières. L'empereur d'Allemagne a plusieurs antipathies particulières, la plus forte est celle qu'il nourrit contre les chats. Aussi, suivant l'exemple impérial, la municipalité berlinoise vient-elle de frapper les chats de la capitale de la Prusse d'un impôt. Tout chat doit porter au cou une médaille prouvant qu'il a acquitté la taxe. Tout félin sans médaille est mis à mort. Depuis son mariage à son marché des bonnes gentilles dans les petits restaurants de Berlin.

UNE BONNE AFFAIRE. Le ministre résident des Etats-Unis à Pékin, M. Conger, lors des troubles des Boxers trouva à s'enrichir à ce moment de panique générale, un tapis ancien pour quatre cents francs environ. Il vient de le vendre cent mille francs, ce qui fait deux cent mille francs. On ne peut plus dire que le commerce des antiquités boûde.

Edition Hebdomadaire de l' "Abelle". Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans l' "Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Diens de vieilles filles. Une jeune fille américaine — vingt-deux ans — qui se définit "vieille fille" parce qu'elle est décidée à ne se jamais marier, par suite de déceptions précédentes, prend cependant la chose fort gaiement. Elle vient d'offrir un dîner à plusieurs vieilles filles, sa jeunesse de la nuit, elles, qui, certes, ne manquent pas d'originalité. La carte d'invitation portait : "Dîner de célibataires endurcies. Prière de venir en bonnet, écharpe, mitaines et lunettes".

Tout les mets — excellent d'ailleurs, car on est gourmand — revêtaient la forme de chats, de perroquets, de chiens, de crins et autres bêtes que les vieilles filles ont accoutumées d'instituer leurs féroces compositions. Enfin, chaque dame avait devant elle son réchaud et sa théière pour faire son thé à son goût, une tabatière et des pastilles contre le rhume. A ses pieds... une chauffeuse et, à ses côtés, un minet réel, joli et aimable. Tous les convives mangèrent de bon appétit et le repas fut fort gai.

TENTATION. Eau abandonna son droit d'absence pour un plat de lentilles. De même un célèbre jeuneur allemand a perdu la forte femme pour payer sa demeure insensée à la vue d'un plat de haricots. Voici comment on rapporte l'aventure qui s'est produite à Bochum, en Westphalie. Depuis quelques jours s'établissait, dans la salle de théâtre de la Reichshalle, un jeuneur qui pour une somme de 3000 marks s'était engagé à demeurer pendant dix-neuf jours dans la salle de théâtre.

Il est incontestable que le service des postes, à Paris, se ressent d'un accroissement considérable des correspondances, conséquence de la réduction à dix centimes : les plaintes sont nombreuses contre les retards depuis quelques jours.

MALENTENDU. En 1840 le célèbre écrivain Charles Nodier fut prié, par un ami, de bien vouloir prêter l'appui de sa haute influence à un jeune homme qui désirait entrer à l'Opéra, en qualité de choriste. Charles Nodier prit aussitôt sa plume et écrivit un billet au directeur de l'Opéra, lui recommandant le jeune homme. Le directeur, qui n'avait pas lu le billet, le remit à un employé de la Direction. Ce dernier, qui n'avait pas lu le billet, le remit à un employé de la Direction.

FIANCEES ORIGINALES. Les mariages, qui s'éveillent, le plus souvent, un bonheur calme et candide, peuvent être l'origine de tragiques aventures, tragiques et pittoresques. On connaît les mariages "à l'essai" des enfants de dix ans fiancés par leurs parents, et qui, à l'âge de vingt ans, se trouvent séparés, comme cette Lucie de Beaumont, demeurée de bonne mémoire, qui, à son mariage, avait promis à son futur, condamné à la réclusion, de lui survivre. Elle a aussi les victimes des mariages "à l'essai" chez certaines peuplades, à l'instar de celle qui existe chez les Chinois et les Hindous, où le fait de mourir célibataire est le plus grand des malheurs, et le sort est fixé en mariant les enfants quand ils naissent sans vie, avant de procéder à l'inhumation. Après de petites noces en deux ou trois jours, de fleurs, et le brahmine consacrant l'union éphémère.

Antipathies particulières. L'empereur d'Allemagne a plusieurs antipathies particulières, la plus forte est celle qu'il nourrit contre les chats. Aussi, suivant l'exemple impérial, la municipalité berlinoise vient-elle de frapper les chats de la capitale de la Prusse d'un impôt. Tout chat doit porter au cou une médaille prouvant qu'il a acquitté la taxe. Tout félin sans médaille est mis à mort. Depuis son mariage à son marché des bonnes gentilles dans les petits restaurants de Berlin.

UNE BONNE AFFAIRE. Le ministre résident des Etats-Unis à Pékin, M. Conger, lors des troubles des Boxers trouva à s'enrichir à ce moment de panique générale, un tapis ancien pour quatre cents francs environ. Il vient de le vendre cent mille francs, ce qui fait deux cent mille francs. On ne peut plus dire que le commerce des antiquités boûde.

Edition Hebdomadaire de l' "Abelle". Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans l' "Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.